PREMIER TOUR

– Juste le croûton.

– Pas question, on ne mange pas ici.

– Mais c'est mon ancienne école maternelle.

– Et ?

Devant moi, je crois reconnaître, de dos, Daniel, un garçon de ma classe. Pourvu que ce ne soit pas lui et qu'il ne se retourne pas. Je vois bien qu'il mange, lui.

Il est gros, Daniel.

La file dans laquelle nous nous trouvons avance au ralenti, je regarde le préau autour de moi, cherchant quelques souvenirs, mais rien ne vient, sans doute à cause de la faim. Mon père ne va jamais céder pour le croûton.

Nous sommes venus à pied. Le portable de mon père vibre à qui mieux mieux dans la poche de son pantalon. Ça fait combien de temps que ma mère est partie ? C'était juste avant Noël. Nous sommes en mai. Pépito. Ma mère a quitté mon père pour un type qui s'appelle Pépito.

C'est presque notre tour.

Le « dos » de Daniel se retourne et c'est bien le « devant » de Daniel aussi. Il écarquille les yeux en me voyant et s'arrête net comme un chien de chasse.

– Salut, Daniel.

Il me tend sa main potelée. C'est un peu le grand changement du CM2. On se serre la main, comme des hommes. Sa main est molle, j'ai envie de vomir.

Je le vois sourire comme un enfant fourbe et grassouillet. Il dissimule maladroitement un paquet de gâteaux.

– Salut, gauchiste.

Il a dit « gauchiste » entre ses dents pour être sûr que mon père n'entende pas. Il l'a dit avec mépris aussi.

C'est au tour de mon père, je ne peux rien répondre. Mon père a l'air tellement sérieux, debout dans sa belle chemise blanche, devant l'urne. Assis en face de lui, un type cherche dans un immense cahier le nom de mon père, qui est aussi le mien. L'enveloppe bleue glisse dans la fente et va rejoindre les autres.

– A voté.

L'homme assis derrière l'urne se penche vers mon père, qui, lui, est obligé de se plier en deux et de mettre son oreille pas trop loin de sa bouche pour pouvoir entendre quelque chose.

L'homme chuchote :

– À ce soir ?

– À ce soir, dit mon père, bien distinctement, lui.

Je regarde autour de moi en espérant que Daniel ne soit plus là. Il n'est plus là. Nous sortons du bureau de vote. Mon père salue quelques personnes qui font la queue pour prendre les bulletins. Dehors, le soleil nous fait plisser les yeux.

Le croûton me fait toujours envie. Nous marchons d'un pas enjoué jusqu'à chez nous.

CHAPITRE 1
ME, MYSELF AND I

Comme nous sommes dimanche, j'ai le droit de regarder un peu la télévision. Je l'allume mais il ne se passe rien. Je vérifie qu'elle est correctement branchée. Oui, il y a de l'électricité car le lecteur DVD indique l'heure. Je n'ose pas aller voir mon père. Déjà que nous avons des problèmes d'argent en ce moment. Si en plus il faut racheter une télé… Je décide de faire comme si de rien n'était, et je me rends compte que je sais très bien le faire. Je jette un œil dans la bibliothèque du salon. Mon père dit toujours que j'ai le droit de lire n'importe quel livre qui s'y trouve. En parcourant les titres sur les tranches, je remarque que certains n'ont même jamais dû

être ouverts. D'autres ont l'air d'avoir été lus et relus. *Le Dahlia noir, La Peste écarlate, Les Corrections, Mon bel oranger, Le Bonheur des tristes…*

La Peste écarlate. C'est un tout petit livre. Bleu foncé. Je me décide pour celui-ci, il faut bien connaître un peu les maladies rares, on ne sait jamais, un jour je pourrais vouloir devenir médecin.

Jack London, je le connais, cet auteur. Ça me rassure et je m'installe sur le canapé du salon, un peu comme un pacha ou un khalife.

Mais la musique qui vient de la cuisine m'empêche de lire. Je referme *La Peste écarlate*, je pense à ma mère. J'essaie de l'imaginer bébé, je ne sais pas pourquoi.

La journée passe comme un dimanche. Tranquillement. Après le poulet rôti et les frites maison du déjeuner, j'ai terminé mes devoirs : quelques dates en histoire à connaître par cœur, deux exercices de français et une mini bio de moi à rédiger en anglais. J'ai un peu enjolivé ma vie, ma *« life »*, j'ai dit que ma mère vivait avec un prince au Sri Lanka.